

Surfer sur la psychanalyse

Psychanalyse du net, de Michael Civin, traduit de l'anglais (américain) par Emmanuelle Ertel, Hachette littérature, 251 p.

Patrick Cady

Numéro 194, janvier–février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cady, P. (2004). Surfer sur la psychanalyse / *Psychanalyse du net*, de Michael Civin, traduit de l'anglais (américain) par Emmanuelle Ertel, Hachette littérature, 251 p. *Spirale*, (194), 42–43.

SURFER SUR LA PSYCHANALYSE

PSYCHANALYSE DU NET de Michael Civin

Traduit de l'anglais (américain) par Emmanuelle Ertel, Hachette littérature, 251 p.

Le sexuel et l'identitaire

À travers tous les exemples de patients s'adonnant à des jeux de rôle, la mise en écriture de la bisexualité de chacun apparaît comme l'enjeu majeur, mais cet enjeu est loin d'être celui du livre dont le titre original est pourtant « *Male, female, e-mail* », titre abandonné dans la traduction française sous prétexte qu'il y aurait là un jeu de mots intraduisible. Rien ne fait écho dans le livre de Civin à ce jeu de consonances. Peut-être a-t-il lu *La lettre volée* d'Edgar Poe et compris que la meilleure cachette dans un livre était la couverture. Le rapport de la bisexualité psychique avec l'anonymat et le paradoxe qu'il y a à prétendre que des identités s'affirment sous le couvert de cet anonymat ne sont même pas effleurés. L'auteur n'aborde pas davantage le fait que l'excitation est due tout autant à l'identité incertaine de l'autre; quand un de ses patients suggère que derrière le personnage féminin avec lequel il échange des messages se cache peut-être un jeune garçon de douze ans, Civin dit qu'il « *plaisante* ».

Sherry Turkle, psychologue et sociologue de son état, avocate passionnée du net fait partie des gens qui croient à l'existence d'une nature humaine, que celle-ci est évolutive, qu'elle est maintenant une « *nature post-moderne* » et que celle-ci est « *indécise, changeante, décentrée, flexible* ». Turkle a compris de Lacan que le moi est « *un champ du discours plutôt qu'une réalité ou une structure permanente de l'esprit* »; dans ce champ, il serait donc possible et même souhaitable de faire pousser le plus grand nombre possible de moi, tous aussi illusoire les uns que les autres. Or, si Lacan a montré que le moi était ce qui fondait notre psychisme sur une aliénation au désir de l'autre, il a souligné du même pas à quel point cette aliénation était vitale et ce qui nous est ainsi transmis non interchangeable. J'espère que Sherry Turkle ne fonde pas une pratique de thérapeute sur un tel contre-sens qui lui fait affirmer que la grande vertu du net est qu'il « *permet un moi qui, pour se construire, passe par de nombreuses identités* ».

Michael Civin semble lui emboîter le pas dans le partage nord-américain, sinon d'un rejet, du moins d'une méfiance vis-à-vis de l'Histoire en affirmant que « *se tourner vers notre histoire nous ancre dans une structure finie* »; et il ajoute que se tourner vers notre histoire, c'est « *privilégier la réalité* », comme si l'histoire de chacun n'était pas une mise en autofiction nécessaire à notre psyché.

Sherry Turkle estime que la démultiplication identitaire de chacun à travers les personnages qu'il s'invente dans les jeux de rôle « *s'accorde avec les exigences de la vie moderne* ». Comment Eros — ces jeux de rôle sont des jeux sexuels — peut-il s'accorder avec les exigences de renoncement pulsionnel de la civilisation? Loin d'envisager un accord, Freud constatait là un conflit fondamental ne trouvant d'issue que dans un renoncement toujours plus grand. La non-affirmation ou l'éclatement de l'identité sexuée serait-elle une nouvelle figure de ce renoncement? La question mérite d'autant plus d'être posée que ceux qui s'adonnent à ces sexualités virtuelles désinvestissent les liens érotiques réels. Quant à la consommation pornographique qui constitue de loin la part la plus importante de l'activité des internautes dans le monde, ce que les témoignages des patients nous en apprennent, c'est qu'elle leur fait désinvestir d'autant plus leurs liens amoureux qu'elle bascule pour la plupart dans une compulsion qui non seulement les rive à leur écran mais déssexualise le voyeurisme lui-même. Si, pour Michael Civin, le net ne peut être accusé de provoquer massivement la dépression et la solitude alors que la fréquentation ne cesse de croître, c'est, entre autres, qu'il méconnaît que la force d'attraction de la compulsion est tout autre que l'attraction du sexuel.

Le livre de ce psychanalyste américain ne fait pas la moindre allusion à ce phénomène de dépendance et de compulsion — qu'on retrouve avec les jeux vidéo, phénomène touchant massivement la population, nord-américaine notamment. Il y aurait pourtant beaucoup à dire sur ce que ces patients nous font entendre d'une quête d'une image qui les comblerait enfin. Certains finissent par découvrir qu'ils cherchent un visage et dans ce visage un regard qui leur donnerait, en balayant leurs doutes, la certitude d'être désiré dans leur existence même. Ceux-là sont peut-être les plus captifs de la lumière de l'écran, faute d'avoir perçu avec une netteté suffisante, sur le visage de leur mère — écran originel de leurs rêves — la confirmation réitérée d'être aimé. Dans cet essai psychanalytique où tout n'est que jeux de rôle inoffensifs, rien non plus n'est dit bien entendu sur les conséquences d'un libre accès aux zones les plus transgressives de la fantasmagorie sexuelle, libre accès qui réactualise — pas seulement dans le fantasme — la mise en échec de la loi par les pulsions incestueuses, négatrices et destructrices de l'autre.

L'humain et le machinique

À l'éloge d'une bisexualité virtuelle et même d'un polymorphisme de ce qui me paraît mieux désigné par Joyce Mc Dougall comme « *solutions néo-sexuelles* » plutôt que « *perversions* », succède un encouragement à concevoir positivement, sinon une indifférenciation, du moins une continuité entre l'homme et la machine. Continuité qui ne serait pas seulement fantasmagorique : il est même suggéré que l'homme ayant conçu l'ordinateur, il est normal qu'il se retrouve dans sa création. Cet encouragement est soutenu par une référence à la réflexion de Searles sur l'importance de l'environnement non-humain dans la construction de la psyché humaine, mais aucune différence n'est abordée entre le non-humain, le non-vivant et le machinique comme objets d'identifications et de projections. Les sociétés premières nous montrent que si l'animisme, qui est au fondement de notre vie psychique, projette de la vie psychique jusque dans l'inanimé, la croyance en la réincarnation, liée à l'animisme, ne concerne que le vivant. D'autre part, certaines expériences extrêmes ont montré que l'identification à l'espèce humaine nécessaire à la survie passe par une différenciation d'avec le non-vivant dans le refus d'être chosifié. Si on tient compte d'une telle différence identificatoire et projective, on ne peut donc se contenter de dire à propos d'un patient qui parle de se « *programmer* » qu'il exprime une continuité identitaire avec la machine.

Sans que rien ne balise ces passages chez l'auteur, de même qu'on passait de la bisexualité psychique au polymorphisme de l'identité sexuée, de même on passe du flou identitaire entre l'humain et le machinique à la toute-puissance infantile projetée sur la technologie et la globalisation qu'elle engendre. Curieusement, cette toute-puissance, mise à part celle des pirates et des producteurs de virus dont l'existence n'est même pas évoquée, repose sur une réceptivité illimitée, réceptivité qui met en jeu une position passive peu compatible, *a priori*, avec un fantasme de toute-puissance. L'exemple le plus probant, pour Michael Civin, de la mise en jeu d'une telle fantasmagorie est celui des jeux de rôle; se glisser dans des identités d'emprunt relèverait, selon lui, d'un autoengendrement. Il s'agit là d'une nécessité fantasmagorique propre à la psychose, nécessité dans laquelle se retrouve un sujet de chercher à se rendre maître de toute origine et non pas seulement de la sienne propre, comme l'a montré Aulagnier. Aucune



Angèle Verret, *Déformation des contours*, 2001, acrylique sur toile, 122 cm × 152 cm. Photo : Richard Max Tremblay.

vignette ni réflexion clinique de ce livre n'envisage une telle problématique.

Le réel et le virtuel

L'incertitude identitaire entre l'humain et le machinique s'élargit à une mise en doute de la frontière entre le réel et le virtuel, mais toujours sans que les enchaînements depuis la différence des sexes soient repérés. L'auteur traite de « *réaction néo-romantique* » le rappel par un philosophe, David Abram, de la nécessité d'investir notre sensorialité.

Dire, dans un tel contexte, que l'espace potentiel du *net* est celui de l'expérience culturelle, et débattre pour savoir s'il ne serait pas plus pertinent de parler de phénomènes transitionnels produits par le cyberspace plutôt que d'une nature transitionnelle du cyberspace, me paraît relever d'une psychanalyse de l'autruche. Dans le même élan de théorisation, on a droit à la découverte d'un espace intermédiaire entre le virtuel et le réel, au *net* comme carrefour de l'intime et du social, entre la chair et la pensée. L'auteur se demande si le virtuel peut être psy-

chiquement réel sans faire référence au concept de réalité psychique et par une même question conjuguée sur tous les thèmes : un viol virtuel peut-il être vécu comme un vrai viol ? Une mise à mort virtuelle peut-elle être vécue comme une vraie mise à mort ? Et ainsi de suite jusqu'au mariage et à l'orgasme. Le niveau de pensée de Michael Civin semble toutefois lui avoir inspiré une idée qui pourrait être intéressante, celle de la superficialité comme virtualité au cœur de la réalité. Sans doute trouverait-il ma lecture très injuste puisque je n'ai jusqu'à présent pas même évoqué ses références théoriques privilégiées que sont les concepts kleinien. Mais au rebours de la démarche qui consiste à appliquer une psychanalyse sûre de son pouvoir réducteur, il serait peut-être ici plus intéressant de se demander en quoi un certain rapport au monde virtuel et à la théorie kleinienne renforce la clôture sur lui-même du rapport à chacun des deux systèmes.

Il paraît que, dans certains jeux de rôle, un robot arrive à persuader les gens qui échangent avec eux qu'ils ont affaire à un humain ; rien dans ces jeux de placages théoriques et de pensée

positive ne pourrait persuader le lecteur qu'il a affaire à un psychanalyste. Un mauvais livre peut parfois être intéressant comme livre-symptôme. L'ombre de son objet retombant sur sa pensée, Michael Civin surfe d'une anecdote à une autre — historiettes qui ne méritent même pas le nom de vignettes cliniques —, d'un thème à un autre. Il fait de même d'abord avec les auteurs, sans prendre la peine, à de rares exceptions près, de dire en quoi il soutient ou critique telle conception ou telle interprétation.

Male, female, e-mail s'ouvre sur le harcèlement épistolaire d'une femme par un criminel sexuel qui avait collecté des renseignements sur elle par l'ordinateur de la prison où il purgeait sa peine. En guise d'évasion, il ne faisait que passer d'une prison à une autre, celle de ses obsessions. Cela me fait penser que le langage de l'informatique et de la cybernétique est travaillé fondamentalement par des procédés de l'inconscient, comme celui de désigner une chose par son contraire ; par exemple, « *windows* » pour « *fermeture* ».

Patrick Cady